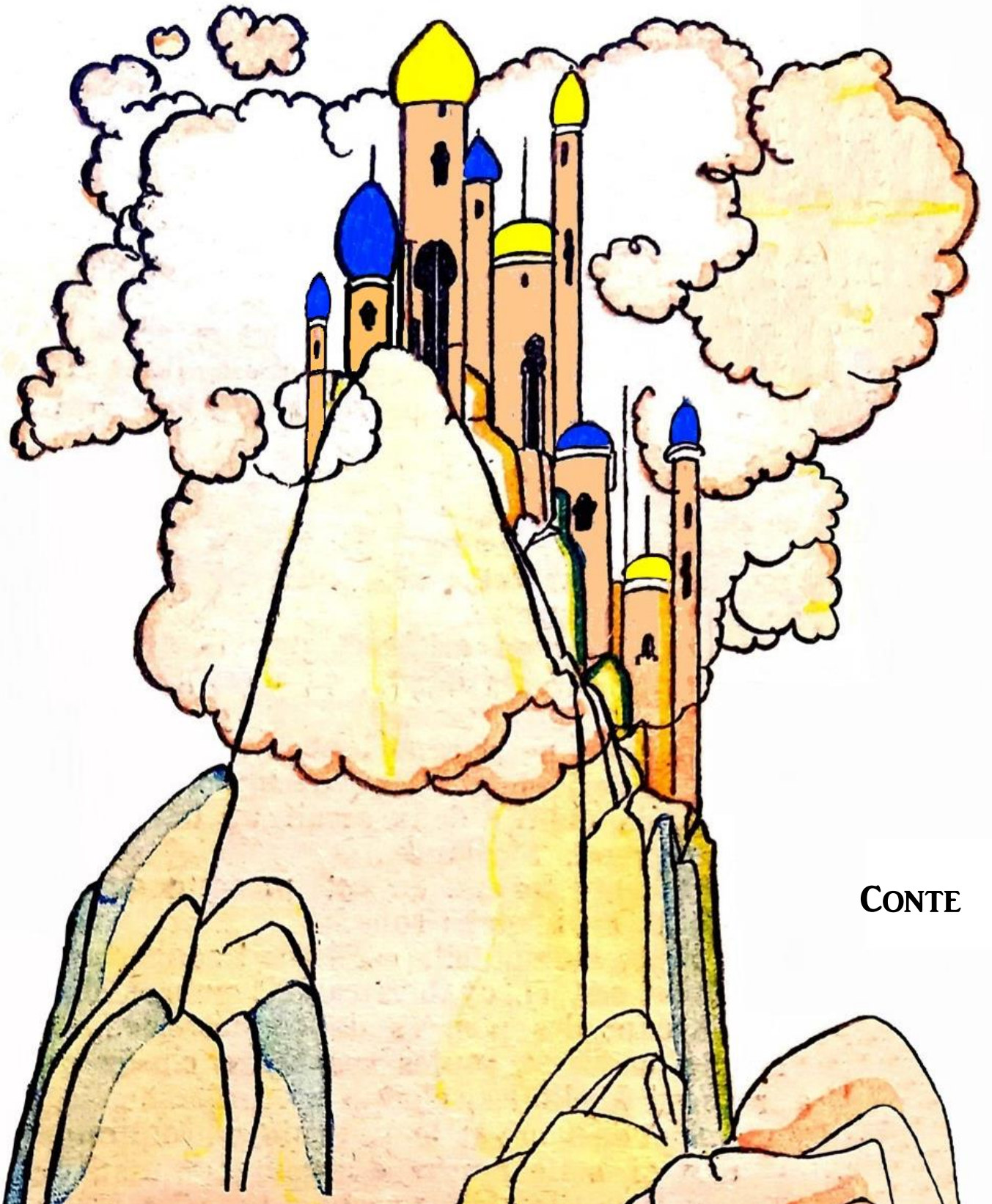


HELLÈLE

Le baron de Kermangel



CONTE

Le baron de Kermangel

par HELLÈLE.

CE fut avec un grand déchirement de cœur que le baron de Kermangel se sépara de sa fille, la petite Yvette, âgée seulement de dix-huit mois. Depuis la mort de la baronne, il ne vivait plus que pour son enfant, son unique affection.

Mais son devoir l'appelait au loin, il ne pouvait s'y soustraire. Il devait se joindre, avec ses hommes d'armes, aux troupes qui partaient guerroyer contre les Turcs.

Son fidèle écuyer, Thibaud, l'accompagnait. Et ce fut à la femme de celui-ci, la bonne Emilienne, que le baron confia sa fille chérie.

Emilienne avait élevé l'enfant et lui était toute dévouée. Elle promit d'en avoir le plus grand soin.

Un cousin du baron, le sire de Folentère, vint s'occuper des affaires du domaine.

Mais un an plus tard, de tristes nouvelles parvinrent au château de Kermangel. Plusieurs chevaliers et hommes d'armes ayant réintégré leurs foyers aux environs, annoncèrent que le baron avait trouvé la mort, avec son écuyer Thibaud, dans une chaude rencontre. On n'avait pu relever leurs corps, qui étaient restés aux mains des Turcs.

Ce fut une grande peine pour tous ceux qui connaissaient le baron, et notamment pour ses vassaux, qui préféraient de beaucoup son autorité à celle du sire de Folentère.

Celui-ci, ambitieux et sans scrupule, aurait bien voulu succéder à son cousin et entrer en possession de son héritage.

Or, un seul obstacle l'en empêchait : Yvette. Si l'enfant n'avait pas existé, Folentère eût été l'unique héritier du baron.

Après quelques semaines d'hésitation, Folentère, de plus en plus dévoré de cupidité et d'ambition, fit venir la nourrice Emilienne.

— Ecoute, lui dit-il, je vais te charger d'une mission très grave. Si tu veux m'obéir, je te récompenserai largement. Mais si tu refuses, malheur à toi !

— De quoi s'agit-il ? demanda Emilienne effrayée de cette brusque entrée en matière et de l'air sinistre du sire.

— C'est bien simple, reprit-il durement. Yvette est de trop dans ma vie ; elle me gêne. Arrange-toi pour la faire disparaître. Un peu de poison..., une chute dans un fossé... ou dans l'étang..., cela te sera facile.

Emilienne d'abord resta muette de surprise et d'horreur. Puis elle eut un mouvement de révolte :

— Ah ! cela, non ! jamais ! cria-t-elle. Yvette !... Mon Yvette chérie !

— Comme tu voudras, reprit froidement Folentère. Mais si demain soir tu ne peux me présenter le cadavre de l'enfant, c'est de ta propre existence que tu payeras ton insoumis-

3 Août 22

sion. Réfléchis bien : je te donne jusqu'à demain. Tu décideras toi-même de ton avenir. Car si tu fais ce que j'ordonne, je saurai reconnaître tes services. Mais c'est en même temps pour toi une question de vie ou de mort. Quant à Yvette, cela ne changera rien à son sort : si tu refuses de m'obéir, je trouverai bien une autre émisaire que toi !

Emilienne se retira bouleversée. A qui se confier ? Comment défendre l'enfant ? Si elle révélait l'affreuse proposition, on refuserait de la croire... Et la vengeance du sire ne tarderait pas !...

Le lendemain, elle partit promener Yvette dans la campagne comme elle le faisait souvent. Mais elle ne revint pas.

Vers le soir, Folentère commença à témoigner une grande inquiétude. Il fit battre la plaine et les bois environnants.

Après bien des recherches, on retrouva enfin sur les bords d'un torrent qui alimentait un étang marécageux des morceaux du manteau d'Emilienne et le petit bonnet d'Yvette. Puis dans les roseaux de l'étang on découvrit les souliers du bébé, la coiffe et le tablier de sa nourrice.

On ne put retrouver les corps qui avaient dû s'enliser dans la vase, fort profonde en cet endroit.

Le sire de Folentère feignit un grand désespoir, mais un rictus de joie contracta ses lèvres.

— Tout est pour le mieux ! songeait-il. Elle m'a obéi, et dans sa douleur elle n'a pas voulu survivre à l'enfant. Je suis sûr ainsi qu'elle ne me trahira jamais !

Peu après, il était reconnu comme l'unique héritier de son cousin, le baron de Kermangel, et il recueillait tous ses biens et domaines qui étaient considérables.

... Environ cinq années plus tard, deux voyageurs attardés frappaient à la porte d'une modeste hutte de bûcherons, isolée dans la forêt.

Une femme âgée vint leur ouvrir.

— Pouvez-vous nous recevoir pour la nuit, ma brave femme ? demanda le plus grand des voyageurs, un homme à l'air noble et fier, mais qui paraissait accablé de tristesse et de lassitude.

— Entrez, entrez, fit la femme. Asseyez-vous près du feu. Je ne suis pas riche, hélas ! mais il y aura bien pour vous une place à l'âtre et une part de souper. Petite, ajouta-t-elle en s'adressant à une ravissante fillette de sept ans, apporte-nous un peu de miel et prends un pain dans la huche.

Elle jeta une brassée de bois sous la marmite qui pendait à la crémaillère. Le feu se raviva, pétilla, les flammes dansèrent dans l'âtre, éclairant le visage des deux hommes qui se tenaient assis, en silence, l'air accablé.

— Vous venez de loin, sans doute ? reprit la femme tout en disposant quelques écuelles sur la table de bois rustique.

— Hélas ! oui, de bien loin ! fit le voyageur

qui avait déjà parlé. Nous rentrons de captivité. Grièvement blessés, laissés pour morts, nous avons été, mon écuyer et moi, faits prisonniers par les Turcs. Nous avons vécu des années de souffrances et d'angoisses. Mais nous avons pu enfin nous échapper, et après bien des mois d'un voyage aussi long que pénible, nous arrivons presque au but de notre retour...

Sa voix se brisa en disant ces mots. Il mit sa tête dans ses mains, comme si le chagrin l'étouffait.

Son compagnon tirait sa moustache en silence, mais des larmes brillaient au bord de ses paupières.

Leur hôtesse les considéra avec surprise :

— Par la bonne sainte Anne ! fit-elle, vous ne semblez par y parvenir avec joie, au but de votre voyage ! Pourtant...

— C'est que... nous avons appris, ces jours derniers, des nouvelles si tristes !... pour tous deux... A quoi bon revenir après tant de souffrances ? Il aurait mieux valu pour nous mourir tout de suite de nos blessures !

— Allons ! Allons ! Des hommes forts et vigoureux comme vous !... Vous avez l'avenir devant vous... Avec de la jeunesse et de l'énergie, doit-on jamais perdre courage ? Dieu vous aidera !

— Hélas ! j'avais laissé mon enfant, une fillette que j'aimais tant... J'ai vécu de son souvenir tous les jours de ma captivité..., c'était la hâte de la revoir qui me faisait presser le pas tout le long du chemin de retour... et j'ai appris hier que... qu'elle n'était plus... elle est morte !... et morte aussi la femme de mon compagnon... La joie du retour se transforme en deuil... Les êtres que nous aspirions à revoir depuis tant d'années ne sont plus là pour nous accueillir... Nous ne trouverons que des foyers vides !

La fillette, qui avait préparé sur la table du pain et du miel appétissant, écoutait attentivement ce récit, et des larmes emplissaient ses grands yeux bleus.

Le voyageur la remarqua, et l'attirant à lui :

— Ma fille aurait à peu près ton âge, maintenant, fit-il tristement. C'est ainsi que je la voyais dans mes songes... Hélas !...

— Ne pleurez pas, mon pauvre homme, dit-elle avec douceur. Cela me fait grand-peine de voir votre chagrin. Je voudrais pouvoir vous consoler !

— Allons, reprit la femme, je vais vous servir le souper, cela vous reconfortera un peu. Tiens compagnie à ces messieurs, petite, ajouta-t-elle, pendant que je m'en vais tirer une cruche d'eau fraîche et appeler ta nourrice qui oublie l'heure, bien sûr. Quant à mon mari, ajouta-t-elle, il est en voyage et ne rentrera que demain.

Elle sortit, et la fillette se mit à causer avec les deux hommes. Elle était si affable et si mignonne, que tous deux en restaient charmés.

— Oh ! dit-elle au bout d'un instant, je vois bien que vous êtes malheureux. Voyez-vous, je voudrais être très riche, pour pouvoir vous offrir quelque chose. Mais je n'ai rien... rien !

— Hé! fit l'un d'eux en souriant de sa naïveté charmante, tu as bien quelque petit bijou. Je vois autour de ton cou une chaîne en or qui me semble indiquer...

— Oh! oui, s'écria la fillette très gravement; j'ai ma petite médaille d'or, une médaille de la bonne Vierge. Mais je ne m'en séparerai jamais, jamais!

— Fais-la voir, demanda doucement le voyageur.

Elle la tira de son cou. Il y jeta les yeux, et brusquement se leva en renversant l'escabelle où il était assis. Tout pâle, les lèvres tremblantes, il saisit l'enfant par le bras:

— D'où te vient ce bijou? fit-il d'une voix angoissée. Parle! Parle de suite! Je veux le savoir!... car cette médaille, je la reconnais!... elle appartenait à ma fille... à ma fille qui est morte... Yvette de Kermangel!

Bouleversée, la fillette hésitait à répondre, quand la bûcheronne entra, suivie d'une autre femme. Cette dernière s'arrêta, saisie, sur le seuil... Puis elle eut un grand cri, et s'élançant d'un seul bond dans les bras du deuxième voyageur:

— Thibaud; cria-t-elle, Thibaud, c'est toi!... Et c'est vous, notre bon seigneur! ajouta-t-elle en se tournant vers le baron de Kermangel qui, stupéfait, tenait toujours la fillette par le bras. Embrassez-la, fit-elle en désignant l'enfant, c'est votre fille..., c'est votre Yvette!

La nouvelle venue, en effet, n'était autre qu'Emilienne. Elle raconta ce qui s'était passé au château de Kermangel, les projets infâmes du sire de Folentère; comment, pour sauver l'enfant, elle avait résolu de tromper le misérable, et avait jeté dans l'étang une partie de leurs vêtements afin de simuler une double noyade. Puis elle s'était enfuie à travers bois. Recueillie avec l'enfant chez de pauvres bûcherons, elle y avait mené une existence cachée, ne révélant à personne le secret de leur origine, mais travaillant de son mieux et entourant la petite Yvette de soins affectueux.

— Ce n'est plus vers le château de Kermangel que je me dirigerai demain, fit le baron d'une voix frémissante. J'irai demander au roi lui-même justice et protection?

Peu après, le sire de Folentère était mandé à la cour. Il s'y rendit en toute hâte et fut aussitôt introduit près du roi. Il arrivait plein d'espoir, ayant sollicité peu auparavant une charge avantageuse qu'il croyait obtenir en cette audience.

Mais le roi lui désigna d'un geste sévère un groupe de personnes qui se tenaient près de lui:

— Connaissez-vous ceux-ci? fit-il. Je vous présente votre cousin, le baron de Kermangel... et sa fille, que vous aviez ordonné de faire périr..., et voici Emilienne, la nourrice... et Thibaud...

— Tous gens de l'autre monde!... bégaya le sire de Folentère, épouvanté.

Et, ouvrant les bras dans un geste désespéré, il chancela et tomba raide à la renverse. On

l'emporta, mais malgré tous les soins, il mourut le lendemain des suites de sa trop grande émotion.

Le baron rentra dans ses domaines avec sa fille, accompagné de son fidèle et inséparable écuyer, ainsi que de la dévouée Emilienne.

Ses vassaux, heureux de retrouver leur bon seigneur, lui firent un accueil enthousiaste. Et les deux anciens captifs purent, dans la paix et la joie, rétablir leur santé compromise par des années de souffrance.

Les bons bûcherons qui avaient recueilli Yvette et Emilienne ne furent pas oubliés, et ils connurent dans leurs vieux jours une aisance qu'ils avaient bien méritée.

HELLÈLE.

